

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer

La Course à l'abîme
par VICTOR FORBIN



Armé d'un long couteau, l'intrépide chasseur enfonça la lame jusqu'à la garde dans l'orbite de sa gigantesque monture.

LA COURSE A L'ABIME

A Califourchon sur un Rhinocéros

En juillet 1894, étant de passage à Singapour, j'avais accepté l'invitation d'un compagnon de traversée, négociant écossais établi dans cette ville.

Je n'étais pas le seul hôte admis ce soir à partager le succulent repas préparé par le cuisinier chinois de M. Kemedly Johnes. Les deux autres convives me permettront de citer leurs noms : c'étaient un des *editors* du *Siam Observer*, de Bangkok, de passage également à Singapour, M. Simon Bart, et l'agent d'une compagnie de navigation, un Allemand, M. Filip Walder.

Après le dîner, nous causions avec animation, quand il nous sembla percevoir des cris d'appel dans la nuit. Prêtant l'oreille sous le vacarme de la toiture de tôle que faisait résonner la pluie, nous entendions enfin distinctement l'appel :

« *Help! Help! A robite man! Au secours! C'est un blanc!* »

Sur l'ordre de M. Johnes, deux de ses *boys*, armés de fanaux, s'élançaient dans la rue pour porter secours à l'homme en détresse, quand la lueur des fanaux nous permit de constater qu'il était hors de danger. Les Malais, le soutenant sous les aisselles, s'approchaient à grandes enjambées. Deux minutes encore, et nous le hissions sur la véranda.

C'était un homme d'une taille au-dessous de la moyenne, âgé d'une cinquantaine d'années. Sous ses vêtements de toile, que la pluie et la boue avaient changés en loques informes, il gardait l'apparence d'un gentleman. Et jovialement, il se présenta :

« Messieurs, mes cartes doivent être en bouillie dans mon portefeuille. Mon nom est Lamartinière. Ma profession : naturaliste. La raison de ma détresse : la lâcheté de mon *jiuricksha-man* (pousse-pousse) qui m'a planté sur la route plutôt que d'affronter l'orage. »

Puis, avec un rire contagieux :

« Je vous conterai le reste tout à l'heure, quand vous aurez eu la bonté de me prêter des vêtements de rechange! »

Dix minutes plus tard, il reprenait place parmi nous, vêtu d'un *pyjama* tiré de la garde-robe de M. Johnes. Un cigare et un coup de whiskey achevèrent de lui rendre sa gaieté.

De suite, M. Bart et lui s'étaient reconnus comme de vieilles connaissances. M. Lamartinière, Français au service d'une forte maison allemande de Hambourg qui importe des quantités de bêtes fauves, avait séjourné déjà à Bangkok. Et ce fut par le journaliste que nous apprîmes, malgré les protestations que sa modestie dictait à M. Lamartinière, qu'il était considéré dans tout le Siam et la Malaisie comme le plus grand chasseur de fauves qui eût jamais visité ces régions.

« M. Lamartinière, laissa échapper l'*editor* du *Siam Observer*, est peut-être le seul être

humain qui puisse se vanter d'avoir chevauché un rhinocéros vivant! »

C'était frapper notre curiosité au défaut de la cuirasse! Et nous insistâmes si énergiquement que le Français finit par céder.

Ce curieux incident — curieux, et probablement unique — avait pris place dix ans auparavant dans le territoire à peine exploré qui sert comme de tampon entre le Siam et la Fédération des Etats-Unis malais.

M. Lamartinière s'y était rendu dans l'espoir d'y trouver un spécimen d'une espèce animale rarissime : un cervidé qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, et qu'un riche collectionneur d'Amérique voulait posséder, vivant ou mort.

« J'échouai piteusement, avouait-il, quant au but principal de ma mission : ce cerf introuvable brille encore par son absence dans la galerie zoologique de mon milliardaire.

« Mais ce fut en le cherchant que m'arriva l'aventure que vous me demandez de vous conter.

« Des indigènes m'avaient affirmé l'avoir aperçu aux abords d'une jungle épaisse, à deux heures de marche de leur village. Et je me mis en route, accompagné d'un jeune *boy* qui portait mon fusil de gros calibre.

« Nous venions de nous engager dans une sente étroite qui s'enfonçait dans la jungle, quand un cri de mon compagnon, qui me suivait à une distance de quarante pas, me fit tourner la tête.

« Je n'eus que le temps d'embrasser d'un coup d'œil un des spectacles les plus horribles dont j'aie jamais été témoin :

« Un rhinocéros d'une taille énorme, surprenant par derrière le malheureux Malais, le piétinait rageusement sous ses pattes massives!

« Cette sente où je m'étais engagé à la légère, c'était la route que le monstre avait percée lui-même à travers la jungle, en se rendant chaque jour à la rivière!

« Je ne pouvais plus songer qu'à me mettre en lieu sûr : le Malais, réduit en bouillie par les ongles du rhinocéros, avait succombé au premier choc.

M'élançant le long de la sente, j'avisai enfin un arbre assez résistant, et me hissai jusqu'à la première branche. Je me félicitais déjà de m'être mis à l'abri, quand deux constatations me firent frissonner : l'arbre servait de nid à une colonie de ces terribles fourmis-feu dont la piqûre affole bêtes et gens; et je m'aperçus que j'avais pris pour perchoir une branche morte, pourrie, en vétusté. Je m'apprêtais déjà à grimper plus haut, quand je compris, aux craquements des feuilles qui jonchaient le sol, que le rhinocéros s'approchait.

Je le vis s'arrêter devant l'arbre, renifler le fusil que j'avais laissé tomber au pied du manguier, puis, rageusement, appuyer sa patte sur le canon, qui se brisa sous le poids.

« Imbécile! Idiot! » ne puis-je m'empêcher de crier dans un élan de colère.

Surpris, le monstre leva la tête. Oubliant dans ce moment la fragilité de mon support, j'eus, je l'avoue, un geste puéril, qui eût pu me coûter cher : allongeant une jambe, je voulus appliquer un coup de talon sur le mufle du rhinocéros!

« Dans un craquement sinistre, la branche céda sous mon poids. Et je tombais, à califourchon sur le cou du monstre! Après quelques secondes de stupeur, il partait à fond de train le long de la sente. Et j'eus la sensation qu'une branche basse m'arrêterait aussitôt au passage, me désarçonnerait.

« L'horrible mort — le piétinement de ses ongles coupants — n'était plus qu'une question de secondes... »

Mais ce brave Français avait déjà vu la mort de près tant de fois, que son sang-froid ne l'abandonna pas un instant. Le buste collé sur le cou de la bête, les genoux rivés à ses épaules, il avait pu nouer les doigts de sa main gauche à sa corne massive. Maintenant, sa main droite, armée d'un long couteau malais, rapidement décroché de la ceinture, cherchait à amener la pointe de l'arme au niveau de l'œil droit de son étrange monture.

Et, concentrant toutes ses forces dans son poignet, d'un coup rapide et sûr, il enfouissait la lame jusqu'à la garde dans l'orbite. Le gigantesque pachyderme poussa un beuglement épouvantable. Affolé par la douleur, il quittait la sente et se jetait à travers la jungle. Les habits déchirés, le corps en sang, Lamartinière n'abandonnait pas la partie.

Passant l'arme d'une main à l'autre, il s'apprêtait déjà à piquer dans l'œil gauche, quand il perdit l'équilibre, s'élançant dans le vide, le rhinocéros venait de plonger dans la rivière, d'une hauteur de cinq à six mètres.

Par un hasard qui n'avait rien de providentiel, en somme, cinq Malais, que Lamartinière avait chargé de surveiller les rivages pendant qu'il battait la jungle, se trouvèrent là pour le voir déboucher du bois sur le cou de sa sanglante monture. Et ce fut par leur témoignage qu'il fut possible de vérifier la véracité de son extraordinaire récit.

L'intrépide chasseur n'avait pas été long à regagner la rive, tandis que le rhinocéros, à moitié aveuglé, nageait en décrivant des cercles à la surface de l'eau.

Ses hommes étaient accourus à son secours. Et il voulut avoir sa vengeance complète. Saisissant l'une des carabines de fort calibre dont il les avait armés le matin même, il attendait que le rhinocéros, en ses évolutions concentriques, lui présentât l'œil gauche.

Et, d'une balle, il crevait cet œil. Quelques minutes plus tard, le monstre expirait.

« Malgré ma précaution, termina le Français, d'attacher solidement l'immense carcasse aux arbres du rivage, à l'aide de fortes lianes, nous ne la retrouvâmes pas le lendemain matin.

« Une crue du fleuve l'avait emportée.

« Telle est l'aventure, messieurs, que vous m'avez demandé de vous raconter. Je puis vous donner ma parole qu'elle est vraie, dans ses moindres détails.

« Mais, ce que je ne puis pas, c'est vous obliger à la considérer comme telle!... »

Sous la véranda où nous achevions nos cigares, nous protestâmes en chœur que nous ne pouvions pas mettre en doute sa véracité. Et, satisfait, il se laissa conduire dans la meilleure chambre du bengalow que M. Kennedy Jones lui avait fait préparer.